

POUR UNE COMPLICITÉ INTELLECTUELLE AVEC LES ENFANTS

48

Robert Caron

Dans les moments de déprime (ils sont et, sans doute, seront nombreux), on constate qu'« *on veut nous empêcher de dire, de faire, voire de penser* ». On en viendrait presque à lancer l'idée qu'on nous « *censure la vie* » (pardon pour l'outrance, c'est la fatigue !). Certes, c'est le quotidien des « dominés » mais il n'est pas prouvé que les « dominants » ne vivent pas la même chose. Le propre de ces mécanismes sociaux, c'est qu'ils fonctionnent en cascade. Si on nous « *censure la vie* » (pardon pour l'outrance, c'est toujours la même fatigue !) alors on en vient naturellement à censurer la vie des autres, surtout ceux sur lesquels on a du pouvoir (avec un petit « p »).

Ne faisons pas l'inventaire de tout ce qui nous est imposé ou empêché. Mais regardons de plus près de quelle manière nous imposons et empêchons.

La rencontre mensuelle avec les animateurs lecture de la Ville de Paris est une occasion pour chacun de profiter de l'espace de parole pour dire et redire, d'oser dire ce qu'on pense nécessaire pour les enfants. Heureusement, la disparité des niveaux de technicité et de réflexion permet d'enclencher des débats et des partages de visions. Bien sûr, d'une réunion à l'autre, les sujets qu'on pensait avoir délimités, des positions qu'on imaginait plus claires, des options qu'on considérait comme prises étaient remises sur le tapis de la discussion.

En vrac et sans ordre d'irritation : « *Trouver un sujet attractif* », « *C'est trop difficile pour les enfants* », « *Ce*

n'est pas adapté aux enfants de tel ou tel âge», « *il faut que ce soit ludique* », « *il faut qu'ils puissent faire fonctionner leur imaginaire* » et bien sûr le sacro-saint « *plaisir* »... On sent bien la préoccupation bienveillante des animateurs de vouloir « accrocher », « intéresser » les enfants. Mais on devine aussi la position en surplomb que de telles remarques trahissent, traduisent. D'un autre côté et par voie de conséquence, nombre de sujets sont rapidement évincés en raison de ces réactions. Je dis bien réactions car nous sommes loin de l'argument et ces phrases sont émises depuis la représentation qu'on se fait de l'enfant voire de l'enfance mais aussi de la pesanteur de l'air social ambiant voire de l'ensemble des productions culturelles qui sont proposées, produites à destination des enfants.

Le résultat est que les enfants se voient privés d'aborder certains sujets par la décision (censure ?) bienveillante des adultes.

DES RAISONS

LA PRIMAUTÉ ET LA REPRÉSENTATION DU DESTINATAIRE

Ce qui est mis en avant ici, c'est la priorité donnée aux caractéristiques des destinataires. Tout comme l'écrivain écrit pour un lecteur imaginaire et modèle, l'animateur installe le profil type de l'enfant qu'il imagine connaître. Le choix d'un projet, d'un thème prend appui avant toute autre considération sur ce que chacun porte de l'image de son « public-cible ». Et cette image varie d'un individu à l'autre car elle s'appuie sur la multiplicité des rencontres et contacts de l'animateur. Mais, même dans le cas d'un spectre très large, cette image ne correspondra pas à la réalité de chacun des enfants. Marie-Aude Murail, d'ailleurs, va au plus honnête : « *Quelle image je me fais de mon lecteur ? Il y a diverses images en moi, celle de moi enfant, je recherche sans doute l'enfant que j'ai pu être, celle de mes enfants, et celle des enfants que je croise dans les écoles, donc beaucoup de superpositions. Quelle image l'emporte ? La plus proche, celle de mes enfants.* »¹

Si on ajoute à cela les discours subliminaux de la publicité et des modes, force est de constater qu'il

n'y a rien de plus subjectif que la représentation que je me fais de l'enfant et de l'enfance. Pourtant, cette subjectivité va guider le choix et imposer à chaque tête blonde ou très brune l'obligation de se conformer à cette représentation. Cette primauté prend quelquefois toute la place dans la décision. Elle devient le seul critère du choix de ce qui va être proposé aux enfants. On serait presque à deux doigts de ce qui gouverne, par exemple, les médias : sujets courts, phrases simples, sujets souhaités par la « *ménagère de 50 ans* » (au fait ! depuis le temps, elle doit avoir plus de 50 ans, la ménagère, non ?). On choisit de leur donner de « l'attractif » de peur de les voir changer de chaîne.

LE « PAS DE VAGUE »

Une autre raison à repousser certains sujets réside dans le fait que le sujet risque de « faire des vagues » auprès des parents ou des enseignants. Par exemple, une initiative lancée il y a quelques années au Centre Paris Lecture consistait à proposer aux animateurs (et donc aux enfants de leurs structures) un sujet pas banal : « D'où vient l'argent ? ».

(1) Rencontre avec une « auteure jeunesse » : Marie-Aude Murail, Claire BRUYÈRE, Henriette TOUILLIER-FEYRABEND, Revue Ethnologie française 2006/1 (vol.36), p.192.

Les réactions ne se sont pas fait attendre et nombre d'animateurs ont honnêtement dit que le sujet leur semblait nécessaire mais qu'ils craignaient les réactions de leur hiérarchie, des parents, des enseignants. L'action s'est déroulée avec les volontaires qui, eux aussi, portaient ces craintes mais qui « faisaient confiance » au Centre. Même la Directrice des Affaires Scolaires de l'époque nous a mis en garde sur ce sujet dit « sensible ». Les enfants, eux, n'ont eu aucun mouvement de doute et ont foncé tête baissée sur la proposition. Nous avons rarement vu des participants aussi impliqués.

Et il est vrai qu'un tel sujet, dans son traitement peut devenir très « sensible ». Il suffit de rester dans le territoire du jugement, de l'appréciation, de la défense ou de la condamnation pour qu'on reçoive les « coups de bâtons » qu'on mérite. Car de quel droit et depuis quelle technicité les enfants sauraient porter des jugements positifs ou négatifs sur le monde adulte ? Par contre si on donne à lire des productions où on voit en permanence des enfants s'interroger, se questionner, débattre, émettre des hypothèses alors il ne peut y avoir de condamnation (émises par les enfants sur le sujet ou par les adultes sur les propos d'enfants). L'immersion dans une

complexité hors d'atteinte aussi bien des enfants que bon nombre d'adultes porte les acteurs vers l'humilité sur les découvertes envisagées. La « recette » pour ne pas trop se faire chahuter par l'environnement est celle de Spinoza (reprise par Bourdieu) : « Ne pas déplorer, ne pas rire, ne pas détester, mais comprendre ». Mais il n'est pas dit, non plus, que la société ou les autorités ne nous empêchent pas de comprendre. Car, j'ai cru entendre un Premier ministre dire que « Comprendre c'est excuser ».

LA MAÎTRISE PRÉALABLE DU SUJET

Un mécanisme est bien ancré dans l'esprit des animateurs. Il faut en connaître un minimum sur le sujet pour l'aborder avec les enfants. On ne peut les blâmer, le modèle de la « transmission » est omniprésent dans les esprits quand il s'agit de se mettre face à des enfants. Il importe de leur expliquer, de répondre à leurs questions, de les détourner de l'erreur, d'arriver à la réponse juste ou acceptable. Envisager d'organiser le collectif pour qu'il cherche, collecte, vérifie, confronte sans jugement dernier

de l'animateur est une attitude qui avance doucement, très doucement. Si donc, le préalable est d'en avoir sous la pédale, nombre de sujets sont écartés puisque l'animateur n'a pas l'avance de connaissances nécessaires pour « accompagner » les enfants. Cela nous renvoie à une autre piste, peu à l'œuvre, mais qui aurait toute sa place dans le périscolaire, celle développée et théorisée par Jacques Rancière autour du « Maître ignorant » et de l'expérience de Joseph Jacotot : « L'ignorant apprendra seul ce que le maître ignore si le maître croit qu'il le peut et l'oblige à actualiser sa capacité. ».

« Pour Rancière, l'abrutisseur est « *d'autant plus efficace qu'il est savant, éclairé et de bonne foi* » (p.17). Que la manière de faire comprendre soit novatrice, attrayante, dynamique, importe peu : il s'agit toujours du même travail de deuil. Celui que l'élève fait lorsqu'il comprend – ou croit comprendre – qu'il ne comprendra pas sans explication. »²

MAIS AUSSI DES PISTES

Mais le groupe (celui des animateurs) est aussi capable de produire des options différentes qui pourraient s'éclairer de la manière suivante :

LE CHOIX : « CE QUI VIENT AU MONDE POUR NE RIEN TROUBLER NE MERITE NI ÉGARDS, NI PATIENCE » (RENÉ CHAR)

La nécessité se fait jour de donner une priorité aux choix de sujets d'explorations. La constitution d'un groupe vivant, inscrit dans un environnement social et volontaire dans ses choix de ne pas subir, permet de prendre en compte les « troubles » qui l'agitent. Ces derniers peuvent relever de la simple curiosité, de l'interrogation face à des mécanismes qu'il ne comprend pas ou encore d'une volonté de régler un problème. Le groupe fait état de ses propres « troubles », il les formalise, les formule et se met en marche pour les explorer. Le professionnel / animateur a alors en charge de fournir méthodologie (comment on s'y prend ?), matériel (les ressources en tout

genre) et accompagnement des chantiers (vigilance sur la production d'écrits au quotidien). Il n'est plus le porteur de réponses mais le facilitateur de l'exploration des « troubles » du groupe. Le but du groupe devient « Dépasser les limites de ce qu'on est capable de penser » (petit détournement d'une phrase de Jean Foucambert)

COMPLEXITE : « CE N'EST PAS COMMUNIQUER QUE COMMUNIQUER SEULEMENT CE QUI EST CLAIR. CE CHOIX EST INJURIEUX. ET C'EST PAR LÀ QUE CE QUI EST MIS À LA PORTÉE DE L'ENFANT NE TOUCHE JAMAIS L'ENFANT. » (ALAIN)

Le choix des « troubles » (et donc des sujets) appartient au groupe. La frayeur peut grandir chez l'animateur à la vue du « menu » concocté par les enfants. Il ne fait aucun doute que les enfants n'ont pas froid aux yeux quand il s'agit d'évoquer les questions qui leur tiennent à cœur. L'animateur, lui, par expérience peut quelquefois mesurer une épaisseur de « complexité » qui peut l'amener à tenter de reporter à plus tard tel ou tel sujet. Mais personne n'a une obligation de résultat dans cette dynamique. On fait (on pense) ce qu'on peut avec ce qu'on a. Et donc, il s'agira pour l'adulte

de constituer la profusion de ce que les enfants auront à disposition. « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, mais c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles » (Sénèque). Ce n'est pas (cela ne devrait pas) être le « dur » du sujet qui doit empêcher mais peut-être (souvent) la difficulté pour l'adulte de trouver les ressources diverses (livres, textes, citations, images, extraits de films, expositions...), variées (jeunesse mais aussi adulte) et nombreuses pour que le travail puisse s'enclencher. Ici, nous rejoignons la méthodologie telle qu'elle est détaillée dans le texte de Jean Foucambert *À propos de réinvestissement...* Le matériel conséquent, les pistes de travail, les traces écrites de toutes les étapes, le bouillonnement des tentatives d'explications et, pour terminer, la diffusion de ce que le groupe a été capable de produire dans l'environnement social sont autant d'éléments qui permettent d'organiser la vie intellectuelle de cette équipe (dont l'animateur fait partie). Le recours au réseau des autres animateurs devient

alors une nécessité. Collecter tout ce qui semble intéressant sur le sujet en chantier et puis, dans un deuxième temps, trouver les techniques d'approches et de travail qui vont permettre au groupe d'extirper ce dont il a besoin. Ce deuxième point est d'autant plus nécessaire et délicat que sur la plupart des sujets « d'importance », la production jeunesse (celle qui se veut « adaptée » à...) aura peu de choses à fournir.

ET... DES RÉALISATIONS...

Il nous est arrivé de dépasser nos frayeurs et de permettre à des groupes d'enfants de se mêler de ce qui normalement ne les regarde pas mais qui picotent certains aspects de leur vie quotidienne.

Par exemple : ► « Darwin, la classification animale et la découverte de la phylogénétique » (en maternelle et élémentaire). ► « Dire NON ! » pour élargir ses capacités et techniques de résistance mais aussi appréhender que certains « NON » nous sont salutaires. ► « Travaux »³ pour une découverte d'un journal atypique et d'un monde bien souvent entouré de mystères.

► « Ce qui me protège ? » après les attentats de Paris, par les enfants ayant été au plus près des lieux de ces événements. ► « D'où vient l'argent ? ». ► « L'esclavage » pour une production de brochures à la demande de l'UNESCO. ► « Les pirates » pour dépasser les stéréotypes et mieux connaître ces « quelques milliers de « scélérats » qui refusèrent de se soumettre à l'ordre mercantile et à l'exploitation pour préférer la liberté et la jovialité, dussent-ils le payer de leur vie ».⁴

(3) ► Production et diffusion d'un journal TRAVAUX, qui rassemble des paroles d'ouvriers, de personnels et d'employés de tout champ professionnel, autour de l'exercice de leur subjectivité dans l'activité professionnelle, leur appropriation sensible et intellectuelle dans leur travail. **Numéros déjà parus** : n°1 - le corps / n°2 - le langage (1) / n°3 - la pause, l'arrêt, la suspension / n°4 - le langage (2) / n°5 - la personne et la fonction / n°6 - le temps / n°7 - la discute, le collectif / n°8 - façons de faire / n°9 - les sens / n°10 - la nuit. **Numéros à paraître** : n°11 - la tête et les mains / n°12 - bouger. L'idée est que ce soit les salariés eux-mêmes qui procèdent aux entretiens de leurs confrères, de leurs collègues ou de leurs voisins travailleurs... et que cela forme peu à peu une chaîne d'interviewés successifs, qui se consultent de proche en proche, infiniment ! Tout le monde peut y prendre part, en contactant Julie Gonzalez par mail : museboule3@wanadoo.fr / Cette initiative est partie d'un collectif intitulé « Être sujets dans son travail », autour de Nicolas Frize, qui rassemble aujourd'hui Yves Clot, Jean-Pierre Burdin, Gérard Paris-Clavel, Andrée Bergeron, Damien Cru, Julie Gonzalez, Danielle Avoiof, Aude Halary, Magali Roucaut, Gaëlle Lessaffre, Malika Litim... / <https://www.nicolasfrize.com/index.php?id=23> (4) ► *Pirates de tous les pays*, Marcus Buford Rediker, Thierry Guitard, Éditions Libertalia, 2008.

VOILÀ...

Rien n'est totalement réglé une fois pour toutes. Nous sommes soumis aux pressions de la société qui voudrait nous amener dans un chemin plus traditionnel et conforme à la volonté de « conformer ». Les animateurs prennent conscience des résistances qu'ils ont à aborder tel ou tel thème de travail avec les enfants mais envisagent aussi avec courage de « fuir » le moins possible. Dans la réalité du quotidien, ils ne s'interdisent pas de se promener vers des sujets plus légers ou plus futiles. Il faut aussi, de temps en temps, se « faire plaisir ». Sur ce point, en général, ils sont bien équipés. Mais on peut aussi découvrir les « plaisirs » qu'il y a à avoir approché des montagnes sans être parvenu au sommet. Ce qui importe par-dessus tout c'est de dépister ce qui pourrait être demandé par les enfants, nécessaire aux enfants parce qu'ils en parlent et le vivent, et ne pas pratiquer systématiquement une autocensure qui se traduit inévitablement par l'évitement de ce qui pourrait être porteur de « troubles » ●

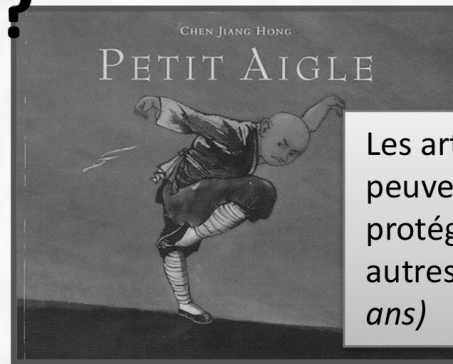
L'art qui protège?

L'art peut nous protéger le moral, ne plus avoir peur, donner du courage. Exemple la statue de la liberté. On peut penser que le créateur de la statue a beaucoup souffert s'il a eu le courage de faire cette œuvre. Quand quelque chose de dramatique se passe, cela permet de penser à autre chose. C'est une façon de se protéger. (Mohamed, 10 ans)

L'art me rassure. J'habite devant la rue Alibert, j'ai vu beaucoup de fleurs, moi aussi j'ai emmené des fleurs dans ma tête, je pense aux victimes innocentes et pour les proches car les fleurs embellissent le quartier. Les fleurs servent à effacer les traces de sang, de violence. Cet afflux de fleurs montre la solidarité et la gentillesse des gens. (Daryl, 9 ans)

En dansant, ce qui me protège, c'est de faire le fantôme.
(Emi, 6 ans)

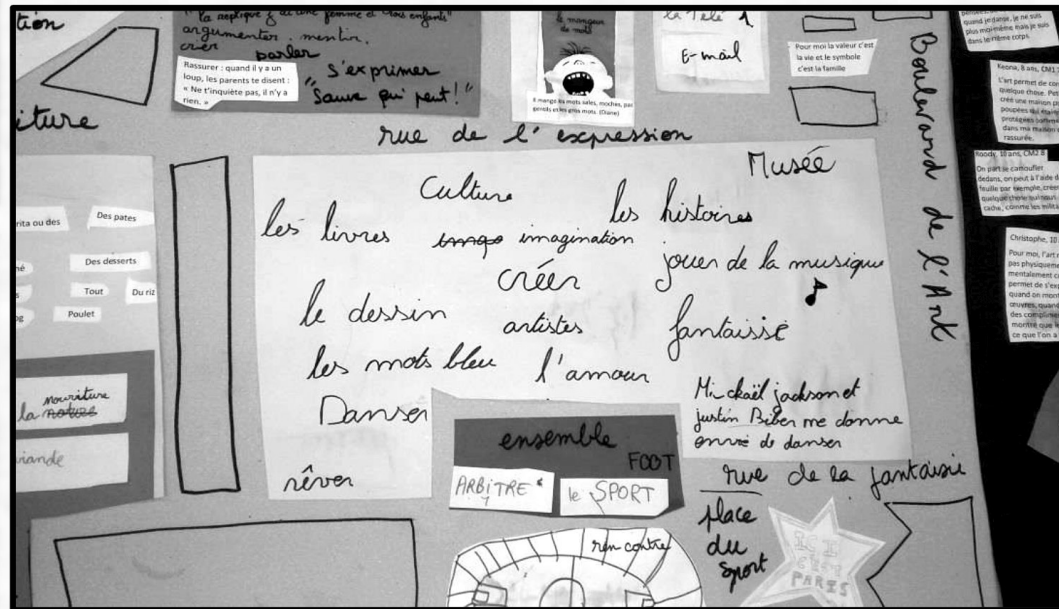
Les photos me protègent car ma maman est photographe (Clara, 6 ans)



Les arts martiaux peuvent me protéger des autres. (Oscar, 7 ans)

Quand je dessine

L'art permet de se recentrer quand il y a e un évènement dramatique. Ça me permet de faire le point (Justine, 10 ans)



Quand on voit de l'art, ça nous rappelle le passé (Natalya, 8 ans)

L'art permet de créer des relations entre les gens. (Marin, 8 ans)

L'art permet de construire quelque chose. Petite, j'ai créé une maison pour mes poupées qui étaient protégées comme pour moi dans ma maison où je suis rassurée. (Keona, 8 ans)

L'art ça nous protège parce que quand on le pratique, on est plus discipliné, on évite les ennuis et on répond moins aux provocations. (Eliott 10 ans)